

1

Pour certaines personnes, l'été commence par le cri du premier coucou ou l'arrivée de la première hirondelle, mais pour Céleste Hamilton, l'été commençait par l'éclosion de la première rose. À vrai dire, cela n'avait rien de surprenant, car Céleste était née et avait grandi dans une roseraie, puis avait cultivé des roses toute sa vie. Le premier mot qu'elle avait prononcé était « rose », et toute la famille aimait à dire qu'ils avaient les roses dans le sang. Mais après avoir quitté la maison et épousé Liam O'Grady, elle troqua les roses pour une brocante et se lança à corps perdu dans l'affaire de son mari avec la joie de quelqu'un que l'on libérait. *Les roses appartiennent au passé*, s'était-elle dit. Sauf que le passé a parfois une drôle de façon de vous rattraper...

Et voilà que je reviens à la maison, se dit-elle, comme elle conduisait sa vieille camionnette Morris Minor sur le chemin en lacet bordé d'une végétation exubérante de la vallée de la Stour. Elle n'aurait jamais cru qu'elle retournerait à la maison, mais après la mort de sa mère et la fin de son mariage – un petit détail –, Céleste n'avait plus vraiment le choix. Elle soupira en pensant aux semaines qui l'attendaient et espérait seulement qu'elle pourrait tout régler avant que ces semaines ne se transforment en mois, parce qu'elle n'allait certainement pas rester aussi longtemps ; cela ne faisait pas du tout partie de son plan.

Je fais juste un aller-retour, se dit-elle, en pensant à la maison de son enfance, la tête emplie de souvenirs qu'elle aurait préféré oublier. *Juste un aller-retour. Aucune raison de faire du sentiment. On parlera affaires, voilà tout.*

Elle baissa sa vitre et le chant mélodieux du merle résonna dans la voiture. Les haies étaient pleines de petits œillets blancs et de grandes mauves aux pétales rayés, et elle aperçut même un bouquet de digitales à l'ombre d'un bois.

En arrivant à Eleigh Tye, elle vit les jardins des cottages qu'elle connaissait bien déborder de pois de senteur, de chèvrefeuilles et de lupins, mais en dépit de leurs parfums et de leur beauté, Céleste savait que ces fleurs ne jouaient que l'ouverture de la magnifique symphonie de l'été, et elle découvrit rapidement ce qu'elle cherchait.

Elle ralentit au coin de la rue et sourit à la vue du jardin de Mme Keating. Elle admira le jaune brillant des roses de mai qui grimpaient le long de la façade du cottage au toit de chaume telles des centaines de petits rayons de soleil, obscurcissant presque entièrement les minuscules fenêtres du rez-de-chaussée. Pour Céleste, les *Maigold* de Mme Keating annonçaient la saison des roses, et chaque année, elle se réjouissait de les voir.

Sa mère, Pénélope Hamilton, avait dit à ses trois filles que la rose était la « Reine de l'été ». Effectivement, une de ses plus célèbres roses avait été nommée ainsi et leur avait permis de vivre très confortablement pendant de nombreuses années, mais les affaires marchaient moins bien ces derniers temps. À la fin, la santé fragile de sa mère avait conduit à une baisse des ventes et l'ancien manoir, la demeure familiale depuis trois générations, s'était mis à tomber en ruine. Ce fléchissement était également dû à la récession, les gens économisant sur le superflu. De même, il était devenu difficile de faire face à la concurrence avec les grandes jardinerie qui surgissaient par-ci par-là et vendaient des roses qui, loin d'avoir la beauté,

les couleurs et le parfum de celles des Hamilton, étaient néanmoins meilleur marché.

Céleste respira profondément en pensant au défi qui l'attendait. Était-il vraiment raisonnable de retourner à la maison ? Elle pensait avoir laissé Little Eleigh derrière elle pour toujours. Mais quel genre de grande sœur serait-elle si elle n'aidait pas Gertie et Évie ?

« Qu'allons-nous faire ? » dit-elle, adressant sa question au rétroviseur et au reflet du petit fox-terrier à poil dur assis sur le siège arrière. Il était resté bien éveillé durant tout le voyage. Elle avait quitté la maison qu'elle louait sur la côte nord du Norfolk un peu après midi et avait réussi à mettre les cartons de livres et les sacs de vêtements, qui constituaient la totalité de ses possessions, dans la minuscule voiture, laissant juste assez de place pour le chien. Il y avait aussi ce fauteuil confortable qu'elle avait acheté avec Liam, mais il ne serait jamais entré dans la Morris même si elle l'avait voulu, alors elle l'avait laissé. Cela semblait fou de devoir emballer toutes ses affaires pour les emporter à la maison familiale alors qu'elle prévoyait de les remballer quelques semaines plus tard, mais elle était incapable de payer le loyer d'un logement qu'elle n'occuperait pas, et s'il fallait en croire Gertie, elles allaient avoir besoin du moindre sou si elles voulaient réussir à se sortir du pétrin.

« On est bientôt arrivés, Frinton », lui dit Céleste, le regardant sortir le nez par la fenêtre autant que le lui permettait sa ceinture de sécurité pour chien. Frinton avait été le cadeau d'anniversaire de Liam voici deux ans et elle l'aimait tendrement. Du nom de la station balnéaire où Liam avait fait sa demande en mariage et d'où Céleste aurait dû partir en courant, c'était une petite boule de joie et d'énergie qui réussissait toujours à faire naître un sourire sur son visage, même dans les moments les plus sombres.

« Tu es le plus beau souvenir de ce mariage, tu le sais ? » dit-elle au petit chien. Elle avait été si heureuse de sa présence réconfortante au pied de son lit pendant les nuits qui avaient

suivi sa rupture, un an plus tôt. *Mais je ne vais pas y penser maintenant*, se dit-elle. Des choses plus urgentes l'attendaient.

Ils roulèrent le long du mur penché de l'église, puis la route plongea dans la vallée, les champs verdoyants du début de l'été se déployant devant elle. Elle passa un chemin qui menait à une ferme et sourit. Elle se souvenait d'elle et de ses sœurs y allant à bicyclette pendant les vacances d'été, pour câliner les cochonnets et manger les scones et les petits pains tout juste sortis du four de Mme Blythe. Elles adoraient ces goûters faits maison. Leur mère ne faisait pas de gâteaux et, le plus souvent, elle ne cuisinait que des plats peu élaborés. Elle avait la tête bien trop pleine de roses pour penser à la nourriture. Comme elle passait près d'un portillon où elle avait échangé son premier baiser à l'âge de treize ans, elle tourna sur la droite – la haie qui bordait la route avait poussé à une vitesse impressionnante après les pluies récentes. Tout était si luxuriant. Elle ralentit et, un peu plus tard, tourna à gauche pour prendre un chemin privé bordé de marronniers. Les arbres offraient de la fraîcheur en été et dessinaient des ombres en hiver ; en automne, ils tapissaient la route de gros fruits à l'écorce lisse et brillante.

Sur un morceau d'ardoise, on pouvait lire « Manoir de Little Leigh » et à côté, sur une horrible pancarte en bois qu'Évie avait fabriquée elle-même des années auparavant, « Roses Hamilton ». La *Rosa mundi* qui était peinte dessus commençait à s'effacer et les lettres étaient craquelées, pratiquement illisibles. Céleste prit note de la remplacer au plus tôt.

Le portail en fer forgé avait été laissé ouvert à son intention. Elle traversa les douves et contourna le parterre de roses qui bientôt révélerait les resplendissants Bourbon et Portland et leur grande variété de nuances roses. Sa mère y avait planté quelques-unes de ses sortes préférées comme la voluptueuse *Reine Victoria* et la gracieuse *Comte de Chambord*. Céleste vit que certains des boutons étaient prêts à s'ouvrir d'un jour à l'autre et, en dépit de ses doutes quant à son retour, elle ne

put s'empêcher de se réjouir de pouvoir à nouveau plonger son nez dans les doux pétales, puis de respirer profondément. Il n'existe rien qui sente meilleur que le parfum d'une rose ancienne.

Après avoir garé la Morris à côté de la vieille Volvo de ses sœurs, qui était plus couverte de rouille que de peinture, elle resta assise un petit moment à observer la grande maison. Little Eleigh avait tout des demeures du XIV^e siècle, même si le manoir avait été rénové et bénéficiait maintenant d'une aile Tudor et d'une autre de l'ère jacobéenne. L'ensemble était essentiellement constitué de briques rouges que les années avaient attendries et fragilisées, mais d'autres parties de la maison étaient à colombages et s'inclinaient dangereusement au-dessus des douves. Des dizaines de fenêtres de toutes les formes scintillaient sous le soleil du début de l'été et la grande porte en bois cloutée donnait à l'ensemble l'allure d'une forteresse.

L'ancienne loge était certainement la partie la plus impressionnante avec ses deux tourelles qui jaillissaient dans le ciel du Suffolk. Les visiteurs étaient toujours impressionnés par la cour qu'ils traversaient ensuite, s'émerveillant de sa grandeur médiévale. Une grandeur médiévale que l'on pouvait certes apprécier tant que rien ne tombait en ruine.

Les grands-parents de Céleste, Arthur et Esme Hamilton, avaient acheté la propriété dans les années 1960. Elle était alors dans un état déplorable. Ils avaient fait de leur mieux pour la restaurer et la rendre habitable pour leur famille, mais malgré le succès de leur roseraie, il n'y eut jamais assez d'argent pour investir dans la maison et certaines parties étaient restées dangereuses.

La mère de Céleste, Pénélope, refusait de regarder la situation en face. « La maison est restée debout pendant six cents ans. Cela m'étonnerait qu'elle s'effondre avant que je ne meure. » Telle avait été sa philosophie. Ainsi, des portes avaient été fermées et des ailes entières, abandonnées. Peut-être même

que toute une armée de fantômes habitait dans une des parties de la vieille maison et qu'ils n'en avaient jamais rien su.

Avant que la vue de l'état du manoir ne décourage encore plus Céleste, une jeune femme aux cheveux blonds traversa l'allée. Frinton la repéra immédiatement et se mit à aboyer joyeusement.

— Tu es là ! s'écria-t-elle en serrant Céleste dans ses bras dès qu'elle sortit de la voiture. Tu es vraiment ici ! Et Frinton aussi !

— Évie ! Tu es blonde maintenant, dit Céleste, touchant le halo doré des cheveux de sa sœur. Très blonde !

— J'en avais marre d'être châtain, dit Évie. C'était tellement *ennuyeux*. Ses yeux s'agrandirent soudain. Je veux dire, ce n'est pas ennuyeux chez toi. Toi, le châtain, ça te va très bien.

Céleste sourit d'un air entendu. Elle serait la première à admettre qu'elle n'avait jamais été du genre aventureux quand il s'agissait de son apparence, elle préférait que les choses soient nettes et simples. En fait, à y penser, elle avait la même coiffure, un carré à hauteur d'épaules, depuis son adolescence.

Évie ouvrit la portière côté passager et libéra Frinton encore attaché. Il sauta de la voiture et courut autour d'elle avant de chercher à attirer son attention en bondissant à ses côtés.

Juste au moment où Évie se décida à prendre le fox-terrier dans ses bras, Gertrude émergea de la loge, ses longs cheveux foncés ramassés en une queue-de-cheval et un sécateur suspendu à la ceinture. Gertie était la cadette, et quand elle ne taillait pas les roses, on la trouvait le plus souvent le nez plongé dans un livre, installée dans un coin tranquille de la maison. Assise à la façon d'une Jane Eyre sur le bord d'une fenêtre, elle rêvait d'une vie qui ressemblerait plus à un poème de Tennyson ou de vivre dans une villa sur les collines inondées de soleil de la Toscane plutôt que dans un manoir humide du Suffolk. Elle était aussi grande et mince que Céleste, mais ses traits étaient plus doux et plus fins et son expression était empreinte d'une

certaine nostalgie. Peut-être parce que sa vision romantique du monde était encore intacte – elle ne lui avait pas été ôtée comme à Céleste.

Céleste regardait Gertie s’approcher d’elle, les épaules légèrement voûtées, tendue et gauche.

— Bonjour, dit Gertie.

— Bonjour, lui répondit Céleste. Tu vas bien ?

Gertie hocha la tête.

— C’est bizarre, hein ?

— Oui.

— J’ai bien peur que tout soit en désordre, poursuivit Gertie. Je n’ai pas eu le temps de ranger parce que le chauffe-eau est de nouveau tombé en panne, et il nous a fallu changer les livres de la bibliothèque de place parce que la tache humide est maintenant aussi grande que l’île de Wight.

Céleste soupira.

— Bon, laisse-moi au moins te serrer dans mes bras avant de me donner la liste des choses à faire, dit-elle en l’embrassant et tout en remarquant qu’il y avait une plume dans ses cheveux.

— Je suis si contente que tu sois à la maison, ajouta Gertie. Tu nous as manqué. Et c’était tellement dur de s’habituer à l’absence de maman.

Son visage était pâle et sombre et Céleste prit conscience que ses deux sœurs étaient encore sous le choc de la mort de leur mère. Après tout, son décès ne remontait qu’à quelques semaines.

— Tu m’as manqué aussi, dit Céleste, souhaitant être capable de ressentir quelque chose – n’importe quoi – de normal par rapport à sa mère.

— On peut t’aider à porter tes affaires ? demanda Évie.

Céleste hocha affirmativement la tête.

— On les pose dans ton ancienne chambre ? proposa Gertie.

— Oui, pourquoi ? s’étonna Céleste.

— Eh bien, on se disait que tu voudrais peut-être prendre la chambre de maman. La vue est bien plus jolie que dans la

tienne et il y a plus de place aussi, dit Gertie. On en a parlé avec Évie.

—Oui. On pense que c'est triste de laisser sa chambre vide.

—Je ne *veux pas* de la chambre de maman, répondit sèchement Céleste.

Gertie et Évie la regardèrent d'un air surpris et Céleste se mordit les lèvres.

—Je serai mieux dans la mienne, expliqua-t-elle d'une voix plus douce.

—Tu en es sûre ? demanda Gertie.

—Sûre et certaine.

—Très bien, dit Gertie.

Chacune des sœurs prit une caisse de livres, traversa l'allée et passa sous la loge qui donnait sur la cour. À sa vue, Céleste tressaillit. Son cœur se mit à battre de plus en plus vite et avec une telle force qu'elle crut qu'elle allait avoir une crise de panique. Il lui semblait avoir quitté la maison hier, et pourtant trois années étaient passées depuis son départ et son mariage avec Liam. Les choses avaient l'air si différentes désormais. Ce n'était pas vraiment comme si elle était devenue adulte, mais elle s'était clairement éloignée de son ancien « chez elle » en grandissant, et elle ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression qu'elle était en train de revenir en arrière et que sa vie penchait dangereusement du côté du passé.

Ce ne sera pas pareil cette fois, se dit-elle, en essayant de contrôler ses émotions. Sa mère était partie désormais. Elle n'était plus là pour la critiquer ou la rabaisser. Elle était morte.

Céleste espéra que Pénélope Hamilton n'était pas du genre à revenir et à hanter les vivants.

Frinton s'élança à l'assaut des escaliers devant les trois femmes, dérapant sur le parquet nu du premier étage avant de repartir comme une fusée. Il n'était jamais venu au manoir auparavant et Céleste savait qu'il allait beaucoup s'amuser à explorer tous les recoins en y fourrant sa truffe humide et froide.

— Tu feras en sorte qu'il ne s'approche pas de mes poules, dit Gertie en regardant les pitreries du fox-terrier.

— Mais oui.

— Je suis sérieuse. Il n'y a pas pire que les fox-terriers pour les poules.

— Je ferai attention. Ne t'inquiète pas, lui assura Céleste, se sentant comme une étrangère dans cette maison qui avait jadis été son « chez elle ».

Elles empruntèrent le long corridor où étaient accrochées de vieilles peintures à l'huile et des photographies de famille couleur sépia et arrivèrent à la chambre du fond. Gertie poussa la porte avec son pied et toutes les trois entrèrent, déposant les caisses de livres à terre.

— J'ai ouvert la fenêtre ce matin, mais malheureusement ça sent encore le renfermé, dit Gertie.

— Cette vieille maison sent toujours le renfermé, dit Évie. J'avais acheté de l'encens et j'en avais mis un peu partout, mais maman détestait ça.

—Oh, ces trucs étaient *affreux*, Évie ! La maison avait la même odeur que si elle avait abrité une communauté de hippies, dit Gertie.

—Eh bien, l'une d'entre nous devrait créer un merveilleux parfum d'ambiance à la rose, dit Évie. Vous savez, comme un désodorisant d'intérieur.

—C'est très bien cette odeur, ajouta Céleste. C'est celle des siècles passés, des anciennes charpentes, du plâtre et des livres. J'aime ça.

Gertie et Évie la regardèrent comme si elle était folle.

—En fait, je crois que ça sent seulement l'humidité, dit Évie en fronçant le nez.

Après deux allers-retours supplémentaires, elles eurent fini. Céleste s'assit au bout de son ancien lit, caressant le dessus-de-lit en patchwork rose et vert. Frinton était couché sur le tapis au milieu de la pièce, léchant ses pattes de devant. C'était, se disait-elle, la première fois depuis des mois qu'elle restait juste assise sans penser à rien. Elle regarda la pièce comme si elle la voyait pour la première fois.

C'était une chambre magnifique. Les quatre murs étaient ornés de lambris exquis, mais qui assombrissaient considérablement la pièce. D'autres parties du manoir étaient décorées de la même façon. Les fenêtres minuscules et les boiseries pouvaient fasciner les historiens, mais le coût en électricité était faramineux car il fallait allumer les lampes même pendant la journée.

Céleste était touchée de voir que Gertie avait posé un petit vase avec des fleurs ainsi que la dernière édition du magazine *Vos Roses* sur sa table de nuit. Elle savait que c'était Gertie, et non Évie, parce qu'Évie aurait renversé l'eau du vase – sur le magazine, évidemment. Elle sourit en pensant à quel point ses sœurs étaient différentes et comme les choses ne semblaient pas avoir bougé depuis son départ.

Depuis qu'elle était partie vivre loin du manoir, Céleste n'avait pas beaucoup vu ses sœurs. Elles avaient échangé

quelques brefs coups de fil, et Gertie et Évie étaient venues lui rendre visite juste après qu'elle et Liam eurent emménagé dans la maison sur la côte du Norfolk. Mais à part cette fois-là et l'enterrement en mai dernier, elle ne les avait pas revues, et elle se rendait compte à quel point elles lui avaient manqué. Gertie courait toujours partout d'un air affolé et Évie était toujours obsédée par la couleur de ses cheveux.

Et Céleste ? Où était sa place désormais ? La dernière fois qu'elle était dans cette chambre, elle lui avait silencieusement dit au revoir et avait espéré qu'elle n'y reviendrait plus jamais. Elle n'aurait jamais supposé qu'elle s'y retrouverait un jour, et encore moins dans son ancien rôle de grande sœur qui s'occupe de tout. Elle n'était pas sûre d'être prête à endosser ce rôle-là ; elle n'était pas sûre du tout d'en être capable. Elle ferma les yeux et le regretta aussitôt, car c'est à ce moment qu'une voix du passé envahit son esprit.

Pourquoi ne peux-tu rien faire correctement ? Tu crois toujours que je vais passer après toi pour réparer les pots cassés ? Tu es censée m'aider. Pourquoi est-ce que tu ne sers à rien ?

Céleste ouvrit les yeux et se leva, chassant la voix de sa tête. Peu importait sa beauté, cet endroit n'était pas bon pour elle. Plus vite elle réglerait les choses, plus vite elle s'en irait, et mieux ce serait.

Elle s'approcha de la minuscule fenêtre treillissée donnant sur les douves et sur le jardin ceint d'un muret qui faisait la joie et la fierté de Gertie. Des trois, c'était elle qui avait la main la plus verte. Tout ce qu'elle plantait semblait prendre, et dans le potager poussaient des pommiers anciens, des poiriers en espalier, des pruniers, figuiers, cognassiers, des artichauts géants, des légumes-feuilles et des fines herbes. Bien sûr, il y avait aussi quelques rosiers pour attirer les pollinisateurs, mais Gertie avait mis le holà quand Céleste avait suggéré de transformer le potager en roseraie. Bien abrité et avec une exposition ensoleillée, il aurait pourtant été parfait.

« Les roses ne sont pas toujours ce qu'il y a de plus important dans un jardin », avait dit Gertie. « D'abord, nous devons manger et à long terme, nous économiserons de l'argent. Nous pourrions même vendre nos produits. Il y a bien assez de place pour les roses ailleurs, alors s'il te plaît, ne me prends pas mon potager. »

Céleste s'était pliée à sa demande et les roses étaient cultivées sur toute la propriété, sauf là.

Quittant sa chambre, Céleste longea le couloir et s'arrêta devant la chambre de sa mère. La porte était légèrement entrebâillée, et bien que sachant qu'il n'y avait personne à l'intérieur, elle hésita à pousser la porte.

Elle prit une grande inspiration. Trop de souvenirs vivaient derrière cette porte et elle n'était pas sûre d'être prête à les affronter.

Le verre de l'ancienne horloge murale dans l'entrée était fissuré et sa caisse en bois fêlée, mais elle continuait à sonner les heures. C'était vraiment là que le cœur du manoir battait. Une vie douce s'organisait autour d'elle et bien qu'on lui jette un regard plusieurs fois par jour, c'était souvent sans se rendre compte de sa beauté majestueuse.

Elle venait juste de sonner 7 heures du soir – l'heure à laquelle Gertie avait prévu de dîner.

« Dans la salle à manger », avait-elle dit à Céleste et Évie, médusées.

Cela faisait drôle de manger là, mais Gertie avait fait l'effort de mettre la table et Céleste devait reconnaître que c'était magnifique. Elles avaient l'habitude de manger dans l'ancienne cuisine en bas des escaliers. La pièce était chauffée en permanence par un fourneau qui dégageait une chaleur agréable. Par contraste, la salle à manger était guindée et froide et le grand portrait de papy Arthur au-dessus de la cheminée donnait toujours l'impression à Céleste d'être dans le bureau du maître d'école, sur le point de se faire gronder. Papy Arthur était une des personnes les plus joviales du comté, mais le portrait était

austère et ne dégageait rien de son humour et de sa cordialité. N'importe quelle personne entrant là aurait pu penser que c'était un tyran, et sa présence créait une ambiance sinistre.

La longue table en bois de chêne était couverte d'une nappe en toile blanche. Elle pouvait accueillir douze personnes, mais ce soir-là, seules les trois sœurs étaient assises à l'extrémité qui se trouvait près de la fenêtre. Céleste était en bout de table, Évie était à sa gauche et Gertie, à sa droite.

— Tu es bien installée ? demanda Gertie.

Céleste hocha la tête.

— Aussi bien que possible.

— Où vas-tu ranger tous tes livres ?

Céleste eut l'air confuse.

— Je vais les laisser dans les caisses.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Gertie.

— Eh bien, que je ne vais pas rester.

— Ah bon ?

— En tout cas, pas plus longtemps que nécessaire. Je pensais avoir été claire.

— Non, dit Gertie. Tu ne l'as pas été.

— On pensait que tu revenais pour de bon, rajouta Évie.

— Ce n'est pas comme si tu avais un autre endroit où aller, je me trompe ? dit Gertie.

Céleste fronça les sourcils.

— Mais ça ne signifie pas que je veuille revenir ici.

En analysant la réponse de ses sœurs, elle comprit qu'elles n'étaient pas heureuses.

— Comprenez-moi, j'ai vraiment envie de vous aider, mais je n'imaginai pas rester au-delà du temps nécessaire pour régler les choses.

— De quoi tu parles ? demanda Gertie. Régler les choses ? Ces mêmes choses que tu n'as pas hésité à fuir ?

— Gertie ! s'exclama Évie d'un ton réprobateur.

— Eh bien, c'est vrai pourtant. Tu l'as dit toi-même, dit Gertie.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Céleste se tourna vers Évie.

— Rien dit du tout, dit Évie en jetant un regard noir à Gertie.

— Bien sûr que si. Tu as dit que Céleste avait toujours été douée pour fuir les situations désagréables.

Un silence lourd tomba parmi les trois sœurs qui se regardèrent les unes les autres.

— Tu as vraiment dit ça, Évie ? demanda finalement Céleste.

— Je ne voulais pas... commença par s'excuser Évie d'un air gêné. Je pense que ton aide n'aurait pas été de trop quand maman était malade.

— Je ne pouvais pas être auprès de vous à ce moment-là, dit Céleste. Tu le sais très bien.

— Non, je ne le sais *pas*, dit Évie, la voix soudain chargée d'émotion. Dis-moi exactement pourquoi tu ne pouvais pas être ici au moment où on avait le plus besoin de toi ? Quand *elle* avait le plus besoin de toi ?

Céleste ferma un moment les yeux.

— Ne me demande pas ça, dit-elle à voix basse.

— Et pourquoi je n'aurais pas le droit de demander pourquoi ma sœur ne pouvait pas être là quand maman était en train de mourir ? Tu aurais dû lui rendre visite, Céleste. Tu aurais dû venir la voir. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— Évie ! s'écria Gertie. Arrête !

Évie avait les larmes aux yeux et le visage de Gertie était pâle et défait.

— Tu sais ce qu'il y avait entre nous, dit lentement Céleste. Elle n'aurait pas voulu que je sois ici de toute façon.

Évie allait dire quelque chose, mais Gertie la mit en garde.

Céleste soupira.

— Le plus important c'est que je sois ici maintenant, non ?

— Mais bien sûr, dit Gertie.

— Je ne suis pas revenue pour me battre avec vous. Nous devons tout remettre en ordre, et je sais que j'aurais dû être là

plus tôt, mais nous n'avancerons pas si nous commençons de cette façon.

Évie regardait fixement son assiette et Céleste comprit que sa sœur avait traversé des moments très durs, et aussi qu'elle était très jeune encore.

—Évie ? dit-elle doucement. Je suis désolée de ne pas avoir été présente. Vraiment. Je n'ai jamais voulu vous abandonner, et je suis là maintenant, d'accord ? Elle chercha la main de sa sœur et la serra. D'accord ? répéta-t-elle.

Évie hocha la tête et la regarda, les yeux brillants de larmes.

—D'accord.

—Et si on dînait ? demanda Gertie.

Les trois sœurs échangèrent un sourire.

—Tu n'es pas encore au courant des derniers ragots du village, dit Évie, faisant clairement un effort pour changer de sujet de conversation tout en passant le sel à Céleste.

Gertie avait fait des lasagnes et Céleste s'était vraiment réjouie, mais elles devaient être froides maintenant. Elle n'arrivait pas à se rappeler quand elle avait cuisiné un vrai plat pour la dernière fois. La cuisine minuscule de sa maison de location ne s'y prêtait pas et le plus souvent elle préparait quelque chose de rapide, ou alors elle se réchauffait un surgelé aux micro-ondes.

—Je suis ravie de vous dire que j'ai eu le bonheur d'échapper aux ragots depuis un bon bout de temps, dit Céleste.

Elle était contente qu'Évie ait cessé de parler de leur mère parce qu'elle savait qu'elle aurait eu du mal à se défendre sans envenimer la conversation, et elle n'était pas prête.

—Ne sois pas rabat-joie. Je vais te mettre au courant que tu le veuilles ou pas, poursuivit Évie.

—Je n'en doute pas, dit Céleste avec un petit sourire.

—Jodie et Ken Hammond vont divorcer. Elle en a eu finalement marre que son mari la trompe. Ils sont partis en vacances à Noël pour essayer de se rabibocher, mais la rumeur dit qu'elle

lui a donné un coup sur la tête avec sa guitare et qu'elle lui a dit qu'il était un menteur et un gros en...

— Mais comment tu sais tout ça ? l'interrompit Céleste.

— Tout le village le sait, répondit Évie, ignorant la suspicion de sa sœur.

— Oui, et je parie que chacun dans le village a ajouté une insulte ou un autre objet susceptible d'avoir frappé le pauvre Ken, dit Céleste en échangeant un sourire avec Gertie.

— Eh bien, si tu ne crois pas à ma première histoire, tu seras bien obligée de croire à la deuxième, parce que je l'ai vu de mes propres yeux.

— Alors, vas-y, raconte, dit Céleste.

— Voilà, je prenais un raccourci par le jardin de l'église dimanche dernier. Le service venait juste de se terminer et tout le monde sortait quand j'ai entendu ce cri terrible. Vraiment, je n'avais jamais entendu un bruit pareil. J'étais sûre que l'on avait assassiné quelqu'un.

Pour plus d'effet, Évie fit une pause.

— Eh bien, dis-nous ce qui s'est passé ! dit Gertie.

— Oui, c'était qui ? demanda Céleste.

Évie eut un petit sourire satisfait et continua.

— C'était James Stanton et il était totalement furieux. Bon, comme je voulais en savoir plus, je me suis cachée derrière cette tombe avec le grand ange et j'ai attendu. Eh bien, il est sorti en hurlant et en criant des insultes – je ne suis pas croyante, mais on ne fait pas ça dans une église !

— Il insultait qui ? demanda Céleste.

— Sa femme, bien sûr. Il était en train de pousser son fauteuil roulant et elle avait le visage plutôt rouge.

— Pauvre Samantha. J'ai vraiment de la peine pour elle, immobilisée dans cette chaise, dit Céleste.

— C'est de sa faute si elle monte des chevaux à demi sauvages pour galoper à travers tout le comté sans les faire d'abord débourrer par un professionnel, dit Gertie.

Céleste la regarda étonnée.

- Et qu'est-ce qui s'est passé après ?
- Il a continué à lui crier dessus. Il disait qu'elle était la femme la plus cruelle qu'il connaisse et que ce serait une joie pour lui de pousser sa chaise du haut du pont !
- Oh mon Dieu ! s'exclama Céleste. Pauvre Samantha !
- Ce n'est pas parce qu'elle est en fauteuil roulant que c'est une sainte, protesta Gertie.
- Je n'ai jamais dit ça, dit Céleste. Mais tu dois admettre que c'est plutôt embarrassant.
- On ne peut pas savoir ce qui se passe dans un mariage, continua Gertie. Il y a toujours deux versions dans une histoire, et je voudrais que tu cesses de colporter ces commérages, Évie.
- Je ne colporte rien du tout. Je raconte juste ce que j'ai vu et entendu.
- Et en ce qui concerne Jodie et Ken ? demanda Gertie.
- Oh, mais tout le village parle d'eux, dit Évie en secouant la tête d'un air blasé.
- Ce n'est pas une raison pour faire pareil, dit Gertie. Tu ne les as pas vus.
- Mais je ne vous ai pas encore raconté les plus beaux potins, ajouta Évie.
- On n'a pas envie de les entendre, dit Gertie.
- Céleste se mordit les lèvres.
- En fait, moi j'aimerais bien.
- D'un regard, Gertie lui intima de ne pas encourager Évie, mais Céleste haussa les épaules.
- J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé pendant mon absence.
- Évie inspira profondément en soutenant le regard de ses sœurs un court moment, pour se régaler encore un peu du commérage qu'elle allait leur dévoiler.
- Eh bien, la rumeur dit que James Stanton a une liaison.
- Les yeux de Céleste s'agrandirent et le couteau de Gertie retentit en tombant dans son assiette.
- Et avec qui a-t-il une liaison ? demanda Céleste.
- Eh bien, c'est ça le truc, personne ne le sait !

— Alors comment tu sais qu'il en a une ? demanda Gertie.

— Parce que tout le monde en parle ! s'écria Évie exaspérée par le scepticisme de sa sœur.

— C'est ridicule.

— Ce n'est pas vrai. La plupart des choses commencent par une rumeur. Quelqu'un voit quelque chose et fait suivre l'information...

— Comme le jeu du téléphone arabe – à la fin tout est faux ! s'exclama Gertie.

— Eh bien, il a l'air de quelqu'un qui a une liaison.

— Et comment es-tu arrivée à cette conclusion ?

— Ça se voit, c'est tout, conclut Évie en haussant les épaules.

— J'adore ta logique, dit Gertie en levant les yeux au ciel.

— Alors, dit Céleste, pensant qu'il était temps de changer de sujet de conversation une fois de plus. On commence par quoi ?

— Je ne savais pas que tu voulais parler affaires, s'étonna Gertie. Du moins, pas ce soir.

— J'aurais préféré attendre demain, mais je ne pense pas que nous ayons beaucoup de temps vu l'état de l'atelier.

— Ah, dit Gertie. Tu es allée voir ?

Céleste acquiesça.

— J'ai jeté un coup d'œil avant de venir à table, mais je n'ai pas voulu regarder de trop près. Je dois avouer que le peu que j'ai vu ne m'en a pas donné envie.

Le visage de Gertie semblait s'allonger au fil des secondes qui passaient.

— Ce n'est pas le seul problème.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

— Je pense que le mieux, c'est de te montrer, dit Gertie en se préparant à affronter la suite.

Céleste se leva de table et quitta la salle à manger à la suite de ses sœurs.